59e ANNEE (6e SÉRIE) N° 32 11 AOUT 1949

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Où en est la définibilité de l'Assomption de la Vierge ? — II. Une thèse remarquée sur l'Assomption de Marie. — III. Une réponse à Célestin VI. — IV. Ce que l'Eglise russe reproche à l'Eglise romaine. — V. Un projet de réforme du calendrier. — VI. Du judaïsme à la Trappe. — VII. Impressions de voyage en Allemagne. — VIII. Comment vivent les ouvriers américains. — IX. L'Enigme de la vie martienne. — X. Le Pacte de l'Atlantique Nord.

I

En ce mois d'août, celui de la fête triomphale de l'Assomption de la Vierge, il est bien juste que nous essayions de donner quelques indications au sujet de la définition de ce privilège de Marie comme dogme de foi. Nous y sommes invités par un certain nombre d'études parues soit dans la *Civiltà cattolica* (1er janvier, 5 février, 7 mai, sous la signature du P. G. Filograssi, S. J.), avec le titre *Définibilité de l'Assomption de Marie très-sainte*, et dans *The American Ecclesiastical Review* de mai 1949, sous le titre *Littérature récente sur l'Assomption de Marie*, et la signature de Juniper B. Carol, O. F. M.

Un premier fait fort important, c'est qu'il y a, au sein de l'Eglise, un mouvement d'opinion très puissant en faveur de la définition de l'Assomption. Les PP. G. Hentrich et R. G. de Moos ont publié, en 1942, deux volumes in-8° de 1061 et 1110 pages, respectivement, contenant les *Pétitions faites au Saint-Siège au sujet de la définition de l'assomption corporelle de la B. V. Marie, au ciel* [1].

Ces pétitions s'échelonnent sur une durée de 80 ans. Or, en ces 80 ans, elles ont été plus nombreuses que n'avaient été les pétitions pour la définition de l'Immaculée-Conception, entre 1617 et 1848, soit en 230 ans. Le nombre des pétitions émanant de Cardinaux, Patriarches, Evêques, Prélats, Chapitres, Facultés ecclésiastiques et Séminaires s'élève à 3.019, sur lesquelles 2.917, soit 97 %, demandent que l'Assomption soit définie comme dogme de foi. Sur ce total de 2.917, il en est 1.789 qui proviennent d'évêques résidentiels, c'est-à-dire placés à la tête de diocèses du peuple fidèle.

On a donc pu parler, à ce propos, d'une *unanimité morale* de l'épiscopat, en faveur de la définition projetée. Et si l'on considère les promesses d'assistance de l'Esprit-Saint données à l'Eglise par Notre-Seigneur, c'est là un fait très important en faveur de la définibilité de l'Assomption.

Les choses en étaient là, lorsque le Souverain Pontife, Pie XII, fit un pas de plus et qui semble annoncer une prochaine décision du magistère infaillible de l'Eglise. Il adressa en effet, le 1er mai 1946, à tous les évêques catholiques de l'univers, une lettre par laquelle, il sollicitait leur sentiment en ces termes :

« Nous avons le plus grand désir de savoir, Vénérables Frères, si dans votre sagesse éminente et dans votre prudence vous êtes d'avis que l'assomption corporelle de la Bienheureuse Vierge puisse être proposée et definie comme dogme de foi et si vous le désirez ainsi que votre clergé et votre peuple. »

Depuis cet appel, les publications sur le sujet proposé se sont multipliées dans des proportions incroyables. Signalons seulement les plus importantes: Le tome VI des *Etudes Mariales* (*Estudios Marianos*), organe de la Société mariologique espagnole, paru à Madrid, en 1947, contenait 24 études différentes sur l'Assomption, ses preuves scripturaires et de tradition, ainsi que sur sa définibilité. Toutes ces études concluent à la « révélation implicite » de l'Assomption et par conséquent à sa définibilité comme dogme de foi.

Une voix discordante s'est élevée, non au sujet de la définibilité elle-même mais au sujet de l'appel, en faveur de Marie, du *Protévangile de la Genèse* (Gen. III, 15). Dans la préface d'une brochure intitulée : *Le dogme de l'Assomption* (Madrid, 1947), et due au Fr. M. Garcia Castro, Mgr Eloino Nacar s'élève violemment contre l'emploi, en faveur de l'Assomption, de ce texte de la Genèse, où il est parlé de l'écrasement de la tête du serpent, par la progéniture de la Femme. Cette préface fut réfutée, point par point, dans les *Estudios ecclesiasticos* (XXI, 1947, p. 479-486), par le R. P. J. M. Bover, S. J.

Nous verrons plus bas que le texte de la Genèse est en réalité l'un de ceux que l'on invoque le plus volontiers en faveur de l'Assomption de Marie.

Au cours de 1948, parut à Madrid, un volume contenant les *Actes du Congrès Marial Franciscain-espagnol*. Ce volume de 396 p. semble avoir pour objectif principal de combattre certaines des vues avancées, au sujet de la mort de la Vierge, par le R. P. Martin Jugie, A. A., dans son ouvrage : *La mort et l'Asomption de la Sainte-Vierge* (Cité du Vatican, 1944). On sait que cet auteur, avec quelques autres, émet l'opinion que la Vierge a pu être élevée, en corps et en âme, au ciel, sans avoir passé par la mort. En somme, des trois éléments que l'on distingue d'ordinaire dans le fait de l'Assomption,

[1] *Petitiones de Assumptione corpora B. V. Mariæ in cœlum definienda ad Sanctam Sedem delatæ*, Imprimerie vaticane. (Cf. *Ami*, 1946, p. 79).

— 1° la mort, 2° la résurrection de Marie, 3° son entrée au ciel, en corps et en âme, — il ne regarde comme faisant partie du dogme à définir que le troisième, les deux premiers demeurent douteux et discutables. Et le P. Jugie note expressément, dans son livre (p. 416), que l'Eglise permet que l'on discute sur la mort de Marie, alors qu'elle ne tolérerait pas de controverses sur l'élément essentiel de l'assomption, à savoir l'entrée de Marie au ciel, en corps et en âme

Il semble bien toutefois que le sentiment de beaucoup le plus général dans l'Eglise soit que Marie fut réellement, comme son divin Fils, atteinte par la mort, qu'elle ressuscita comme lui, et fut élevée au ciel avec sa chair virginale.

Le Portugal a eu, comme l'Espagne, son Congrès marial franciscain, en octobre 1947. Les *Actes* de ce Congrès ont été publiés à Lisbonne, en 1948, et l'on y trouve de vigoureuses études sur l'Assomption.

En Italie, des travaux très remarqués ont été publiés par L. G. da Fonseca, S. J., dans *Biblica*, en 1947 ; L. di Fonzo, O. F. M. Conv., dans *Miscellanea Franciscana*, en 1946 ; G. Filograssi, S. J., dans *Gregorianum*, en 1948, à quoi il faut joindre les articles que nous avons signalés du même auteur, dans la *Civiltà cattolica*, en 1949 ; et G. M. Roschini, O. S. M., dans *Marianum*, en 1949. Ces deux derniers articles — ceux de *Gregorianum* et de *Marianum* — avaient pour but de répondre aux objections soulevées par J. Coppens, dans les *Ephemerides Theologicæ Lovanienses*, de 1947, sous le titre : *La définibilité de l'Assomption*. C'est également au même auteur que répondait J. B. Carol, dans *The American Ecclesiastical Review*, de 1948.

Parmi les bonnes études au sujet de l'Assomption et de sa définibilité, rappelons celle publiée dans *Marianum* (juillet 1943), en français, par Dom Paul Renaudin, O. S. B., et qui, tirée à part, fut largement répandue.

L'une des manifestations les plus importantes fut le Congrès marial de Montréal, au Canada, en août 1948, sous la direction personnelle de l'archevêque, Mgr Joseph Charbonneau. Les *Actes*, publiés aux Editions Fides, de Montréal, en 1948, offrent un ensemble de rapports de la plus haute valeur. L'un des plus remarqués fut celui du R. P. F. Cayré, professeur à l'Institut catholique de Paris, sur « l'Assomption dans les quatre premiers siècles ». Il y montre que l'objection fondée sur le prétendu silence de la chrétienté primitive au sujet de l'Assomption ne peut être retenue. Comme il s'agit, en effet, d'une vérité seulement implicitement révélée, il ne faut s'attendre, en ces quatre premiers siècles, qu'à une évolution lente et presque imperceptible. Mais l'assomption est cependant impliquée dans les titres qui sont donnés à la Vierge Marie et surtout en celui de *Mère de Dieu*.

II

Notre propos n'est pas de traiter ici la question à fond, c'est-à-dire les arguments sur lesquels s'appuiera le dogme de l'Assomption, s'il est proposé à notre foi ; nous indiquerons simplement une idée de la thèse de la définibilité, en résumant ici l'un des rapports les plus brillants du Congrès de Montréal : celui d'un théologien français, le R. P. J.-F. Bonnefoy, O. F. M.

Le P. Bonnefoy estime que pour comprendre Marie, il faut la contempler dans le rayonnement de son divin Fils et, pour cela, s'élever au plan de son éternelle prédestination. C'est un principe, en effet, qu'une véritable explication doit remonter à la cause.

On nous dira : mais comment plonger nos regards dans la Première Cause ? Comment connaître le Plan divin ? La révélation seule peut nous le permettre. Mais nous savons par la révélation que Jésus-Christ est le Fils de Dieu incarné, qu'il est le « Premier-Né de toute créature ». Nous sommes certains que, dans le plan divin, l'Incarnation est une valeur qui l'emporte sur toutes les autres. Que l'on soit thomiste ou scotiste, on est bien obligé d'admettre que le sommet de toute perfection créée a été atteint en l'humanité du Christ, et que l'Œuvre divine la plus éclatante, celle qui couronne toute création possible, c'est l'œuvre de l'Incarnation du Verbe.

L'absolue priorité du Christ sur tout le reste de la création réelle ou possible ne saurait faire de doute pour personne. Le fait que le Christ n'est apparu que dans « la plénitude des temps » n'est pas pour nous surprendre. Le temps n'est pas la mesure des desseins de Dieu. Dieu voit tout dans son éternité. Il ordonne tout selon l'ordre de la perfection. Si l'on peut comparer les choses incomparables, on pourrait dire qu'il en est du plan divin comme du plan d'un grand artiste. Le peintre prépare sa toile, fait les fonds, ordonne les personnages autour de la figure centrale, qu'il exécutera la dernière peut-être. Le dramaturge fait converger ses personnages vers « le cinquième acte » et ce qui est le premier dans l'ordre chronologique peut fort bien être le dernier dans l'ordre ontologique. L'architecte pose d'abord les fondements, mais ce n'est pas cela qu'il a dans l'esprit et dans la volonté en premier lieu. La flèche de la cathédrale en indique la direction et l'élan, mais tout l'édifice est ordonné autour de l'autel.

Il en est de même du plan de la création. Dieu a préparé sa toile de fond. Il a créé la terre, qui sera le cadre, le berceau, le théâtre. Il a créé les êtres inférieurs, puis l'homme, et tout, dans l'histoire humaine converge vers la venue du Messie.

Passons de là à Marie. Tout ce que nous venons de dire du Christ s'applique, *positis ponendis*, à sa sainte Mère. La place de Marie est au-dessous du Christ, mais elle fait partie du « même décret divin ». Il ne pouvait y avoir de *Fils de l'Homme*, sans la « Femme » prédestinée. Si le Christ est prédestiné indépendamment de toutes les créatures, de telle sorte que les autres créatures soient ce qu'elles doivent être en fonction du Christ, la Vierge est prédestinée en dépendance immédiate du Christ à enfanter. Mais du même coup, on doit dire d'elle qu'elle est *avec Jésus* et *à cause de Jésus* ou, pour parler le langage de l'Eglise : « en vue des mérites de Jésus-Christ », cause méritoire, exemplaire et finale de toute création. On peut donc conclure de là, que la prédestination de Marie : 1° à la gloire, 2° à la grâce, 3° à la maternité divine, est indépendante de la prédestination d'Adam et par conséquent antérieure et supérieure à la création d'Adam et à plus forte raison à sa chute.

Cela est très important à comprendre, car il s'ensuit qu'en Marie, pas plus qu'en son Jésus, il ne saurait y avoir aucun *debitum peccati*. Son imma-

culée conception découle de son titre de Mère de Dieu, en ce sens que ce titre ne saurait admettre aucun lien de péché, aucun *debitum peccati*.

On sait que ce point est extrêmement controversé entre les théologiens et qu'ils distinguent entre *debitum proximum* et *debitum remotum*, les uns admettant le premier et les autres ne voulant admettre que le second. Dans le système du P. Bonnefoy, tel qu'on vient de le résumer, il n'y a place ni pour l'un ni pour l'autre. Marie est exempte de toute relation au péché d'Adam, car, bien que fille d'Adam, dans le temps, elle est antérieure à Adam, dans le plan divin de la prédestination.

Le P. Bonnefoy va donc plus loin que Scot lui-même n'était allé. Son raisonnement est le suivant :

Si Dieu avait prévu que Marie devrait avoir contracté le péché originel, que ce soit par un *debitum proximum* ou par un *debitum remotum*, tout en décrétant qu'il l'en préserverait, nous devrions admettre que le décret de préservation serait une correction du décret d'universalité du péché originel. Or, en un Dieu immuable, on ne peut admettre une semblable correction. Dieu, de toute éternité, sait ce qu'il veut faire. Et, comme il a été établi plus haut, le plan divin subordonne tout au Christ, donc tout aussi à sa sainte Mère.

Une fois pénétré de ces idées, il est impossible de n'être pas ému du texte du Protévangile de la Genèse. Cette Femme qui, avec sa Postérité, doit écraser la tête du Serpent, nous la connaissons, nous la voyons, c'est Marie. Elle ne peut être soumise à Satan, puisqu'elle doit le vaincre. Elle ne peut avoir contracté le péché d'Adam, puisqu'elle est appelée à l'effacer avec son divin Fils. Elle ne doit donc pas non plus être soumise aux conséquences du péché originel. Et au premier rang de ces conséquences, il faut compter *la mort* et *la déchéance de la chair au tombeau*.

Arrivé à ce point de son étude, le P. Bonnefoy examine les raisons que nous avons de croire à la mort de Marie et il trouve ces raisons plutôt faibles. La raison *traditionnelle* et *officielle*, selon lui, n'est autre que la « *conditio carnis* », comme il est dit dans la Secrète de la Messe de l'Assomption : « *etsi pro conditione carnis migrasse cognovimus* ». Si Marie subit la mort, croyons-nous, ce fut uniquement pour ressembler à son divin Fils et sa mort, qui fut une mort d'amour, fut aussi « volontaire » que celle du Christ, qui ne mourut pas tant des coups de ses bourreaux que de sa volonté d'immolation pour nous [2].

La mort de Marie fut suivie, presque aussitôt, de la résurrection, à l'image de celle de Jésus. Mais, remarque le P. Bonnefoy, cette résurrection ne doit pas être considérée comme une « anticipation », c'est-à-dire comme une exception à la loi commune, qui voulait que, sans le péché originel, il n'y eût pas de séparation du corps et de l'âme, et que la mort fût la punition du péché originel. La résurrection de Marie serait donc la suite logique de sa sublime prédestination, qui la placerait en dehors de la loi actuelle, pour la situer dans la loi prévue pour l'homme même, sans le péché originel.

Cette doctrine du P. Bonnefoy jette une nouvelle lumière sur le rôle de « co-rédemptrice » attribué à Marie par la théologie actuelle. On disait : elle ne peut être co-rédemptrice, puisqu'elle a dû elle-même être rachetée. Mais dans la perspective dressée par le P. Bonnefoy, Marie serait rachetée non d'un péché, ni d'un *debitum peccati*, mais d'une appartenance même au monde à racheter. D'emblée, elle aurait été aux côtés de Jésus, Rédempteur, sans contracter aucun lien avec l'humanité coupable, si ce n'est le lien de l'appartenance raciale, comme Jésus lui-même, qui, né d'une Femme, sans aucune intervention de père créé, n'en voulut pas moins s'intituler constamment « le Fils de l'Homme », pour bien marquer son appartenance raciale à l'humanité, sans que cette appartenance raciale dégénérât en lien de culpabilité en Adam.

Après avoir résumé le rapport du P. Bonnefoy, — que nous avons présenté ici à notre manière, — M. Carol conclut, dans *The American ecclesiastical Review* (Mai 1949, p. 383) :

> « Espérons que le distingué théologien continuera à développer ses idées, dans la même ligne et qui sait si peut-être, quelque jour, il ne sera pas avec reconnaissance proclamé « le Scot de la Corédemption » de Marie ! »

Nul parmi nos lecteurs ne voudra passer trop rapidement sur cette « thèse fascinante », sans y appliquer sa méditation personnelle.

III

The American ecclesiastical Review a publié, dans son numéro de février 1949, un curieux article intitulé : *Un Trappiste répond au « Pape Célestin* VI ».

Ce pape Célestin VI, nous le chercherions en vain dans une liste officielle des papes. Il est complètement « mythique », et a été inventé de toutes pièces par le célèbre romancier italien Giovanni Papini. Cet écrivain, né à Florence, en 1881, fut d'abord un polémiste d'extrême-gauche, ardent, mordant, brutal, paradoxal. Converti au catholicisme, en 1915, il publia en 1918 une *Histoire du Christ* qui fit sensation, bien qu'à l'exégèse ordinaire il ne craignît pas d'ajouter ses propres imaginations. Son dernier ouvrage, postérieur à la guerre, a pour titre : *Les Lettres du Pape Célestin VI à toute l'Humanité* [3].

[2] Qu'on nous permette de renvoyer sur ce point à notre récente brochure : *La Vierge Marie, votre Mère*, p. 179-182. Sur cette brochure, voir recension dans l'*Ami*, du 9 juin 1949, p. 367.

[3] Edité chez E. P. Dutton, à New-York, il vient d'être traduit en français : G. Papini, *Lettres aux hommes, du Pape Célestin VI*. — In-8 de 270 p., 240 fr., Paris, Edit. du Pavois, 1949.
Ces *Lettres* s'adressent « avec une sublime indiscrétion » au peuple qu'on appelle chrétien et qui compte trop d'ébauches de chrétiens ; aux prêtres qui ne doivent pas se contenter d'être des pieux morts destinés à soutenir des écriteaux porteurs de réglements et d'interdictions, mais doivent avoir le courage d'être fous ; aux moines et religieux, moins portés parfois à la fuite du monde qu'à la fuite de règles librement acceptées ; aux théologiens mis en garde contre l'oubli de S. Thomas et la « pensée moderne », simple déguisement laïque de la théologie ; aux riches qui ont troqué le froid métal brillant pour une matière plus éphémère et plus sale, le papier ; aux pauvres qui ne le sont souvent que parce qu'ils ont oublié ou perdu la vraie table des valeurs ; aux conducteurs des peuples dont la responsabilité est grande et la puissance courte et précaire ; aux citoyens et aux sujets à qui leurs maîtres n'ont jamais octroyé que deux choses en abondance : des armes pour tuer, des discours pour tromper ; aux femmes à la fois servantes et maîtresses ; aux poètes à qui convient le rôle d'Orphée, débestialiser les bêtes ; aux historiens qui n'arrivent pas à comprendre l'histoire parce

Sous cette forme commode de « lettres » d'un pape des derniers jours, Papini a introduit ses vues personnelles sur l'état de la religion dans le monde actuel et son sentiment sur les modes nouveaux que devrait, selon lui, revêtir l'apostolat chrétien.

C'est en se plaçant dans le cadre de la fiction de Papini que le R. P. Raymond, de la Trappe américaine de Notre-Dame de Gethsémani, dans l'Etat de Kentucky, a formulé sa réponse au « pape Célestin VI ».

L'une des questions les plus angoissantes du « pape Célestin » aux prêtres et aux religieux de notre temps, est la suivante :

« Est-ce que je crois en Dieu,... en un Dieu vivant qui me donne la vie, qui a versé tout le Sang de ses veines, toute la Sueur de son Corps, toutes les larmes de ses yeux, toute la Lumière de sa parole pour la transformation de ma vie ? »

Que répondre à cette question — la seule, à vrai dire, qui importe à l'homme — que répondre, si ce n'est ce que répondit le père du malheureux lunatique de l'Evangile : « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à mon incrédulité ! »

Jamais nous ne croirons avec assez de force, avec assez d'amour. C'est bien entendu. Et le « pape Célestin VI », lui-même, c'est-à-dire Giovanni Papini qui s'incarne en lui, n'a pas, sous ce rapport, de privilège sur tous les autres fils d'Adam. Il nous faut implorer chaque jour la grâce d'en haut, pour « croire davantage, espérer davantage, aimer davantage » : *Fac me Tibi semper magis credere, in Te spem habere, Te diligere,* selon la belle formule de l'*Adoro Te.*

Etre des saints, c'est toute la volonté de Dieu sur nous. Papini a raison sur ce premier point, même s'il abuse peut-être un peu des artifices littéraires, quand il compare notre temps aux siècles passés. Il n'y a pas eu jusqu'ici de siècles saints dans toute leur étendue et toute leur profondeur. En tout temps, il y a eu des saints ; rien ne prouve qu'il n'y en ait pas autant, autour de nous, cachés à tous les yeux, mais brillants aux yeux de la Très Sainte Trinité, qu'il n'y en a eu jadis, en n'importe quel autre siècle.

Papini ne le sait pas plus que nous, car c'est le propre de la sainteté d'être cachée aux yeux des contemporains, tout comme Marie et Joseph le furent, auprès de Jésus, tout comme Jésus lui-même le fut durant trente ans de sa courte existence terrestre.

Aussi mettons-nous au compte de la simple littérature, cette apostrophe du pape Célestin VI :

« Combien de moines y a-t-il de nos jours qui vivent de contemplation pure ? Où sont les anachorètes des premiers siècles ; où sont les pénitents qui se sont torturés pour expier le plaisir sensuel du péché ; où sont les ermites consacrés à la prière et à la méditation ; où sont les mystiques ravis en Dieu avec délices, unis au Christ en sa Passion, unis au Créateur en une vision unitive ? »

De telles interrogations pourraient se prolonger durant des pages, et le « pape Célestin VI » les multiplie en effet. Et à cela il n'y a rien à répondre que ce que répond humblement le P. Raymond :

« Je ne puis que sangloter mon unique réponse : Où ? Je ne puis le dire, Très Saint Père ; et cela même est l'agonie des agonies. Nous avons entre les mains tout ce que possédaient Robert (de Molesme), Albéric, Etienne (Harding) et Bernard. Nous avons tout ce que possédait Benoît en personne. Gethsémani et sa clôture claustrale ne sont pas un simple symbole en ciment. C'est une réalité ! Il tient au dehors le monde mondain et au dedans des hommes qui ne vivent qu'avec Dieu. Même les Revues ou Journaux catholiques ne franchissent pas ces murs [4]... Comment Votre Sainteté peut-elle dire qu' « Elle n'aperçoit pas parmi nous ces extatiques dont le regard est fixé uniquement sur l'aveuglante clarté du Paradis ?... »

La conclusion logique de Papini devrait être, que la vie religieuse, de nos jours, doit être revivifiée dans la vie contemplative toujours plus intense et plus exclusive. Cette conclusion, il la laisse pressentir quand il fait dire à son Célestin VI que « si les héros de l'action sont rares, plus rares encore sont les héros de la contemplation ». Or, le P. Raymond relève avec raison l'erreur fondamentale qui met sous la plume du pape, vers la fin de sa Lettre aux moines, cet appel inattendu :

« En cette heure de barbarie imminente, la charité est la nécessité primordiale... Tout le reste, même la science, *même la contemplation*, doit être mis de côté... Ce sera un jour prodigieux pour l'humanité que celui où vous quitterez vos cloîtres pour voyager sur les grandes routes du monde et faire du Roi des rois l'Empereur de toutes les créatures humaines... »

Cette erreur c'est *l'activisme* ; son nom il y a un demi-siècle, fut *l'américanisme*. Il est piquant de constater que c'est un catholique italien qui y tombe aujourd'hui et que c'est un moine américain qui le réfute !

« Je ne suis pas Catherine de Sienne, réplique le P. Raymond. Je n'ai pas été élevé par Dieu pour redresser les papes... »

Et il rappelle l'histoire. Bernard lui-même, en sortant de son cloître pour combattre l'hérésie n'obtint aucun résultat durable. Les Cisterciens envoyés par Innocent III contre les Albigeois n'aboutirent qu'à un échec. Ce fut le chapelet qui obtint l'extinction de la terrible erreur, que même les armes de Simon de Montfort n'avaient pas étouffée dans le sang. Peut-être faut-il à la fois des Montfort et des Dominique, l'un pour porter l'épée, l'autre pour invoquer la Vierge ; peut-être faut-il simultanément un Pie V, pour dire le Rosaire et un don Juan d'Autriche pour lutter contre les infidèles à Lépante, comme il avait fallu un Moïse priant sur la montagne et un Josué combattant dans la plaine, comme il a fallu, en 1683, les prières à Marie de toute la chrétienté pour aider Jean Sobieski à délivrer Vienne, et en 1716, le prince Eugène à écraser les Turcs à Peterwardein.

La prière demeure la force principle de l'Eglise. Elle ne peut ni ne doit compter sur la politique ni

qu'ils en ont expulsé Dieu ; aux savants orgueilleux et vantards qui ignorent tant de choses ; aux chrétiens séparés, mais frères dans l'amour et le désir du Christ ; aux Juifs qui n'ont pas reconnu Celui qui fut de leur race ; aux sans-Christ obstinés dans leur aveuglement ; aux sans-Dieu qu'on ne saurait fuir puisqu'il est partout présent ; à tous les hommes, enfin, qui, en ces temps d'Apocalypse, vivent sans loi ni Dieu.

Le tout se termine par une prière à Dieu qui a déjà tant pardonné aux hommes. Et c'est signé : Célestin VI, Pape, serviteur des serviteurs de Dieu.

[4] Notre bon P. Raymond exagère, peut-être, ici un peu. En tout cas, le roman de Papini est bien venu jusqu'à lui...

sur la force militaire. C'est une calomnie, — nous le dirons plus bas, — que de prétendre que l'Eglise catholique d'aujourd'hui a changé sous ce rapport et qu'elle est devenue une entreprise politique au service du « capitalisme ». Et le P. Raymond, ayant cité Léon XIII, cite la Constitution *Umbratilem*, du 8 juillet 1924, sous Pie XI :

« Ceux qui remplissent le devoir de la prière et de la pénitence contribuent *beaucoup plus* à l'accroissement de l'Eglise et au bien de l'humanité que ceux qui travaillent en labourant le champ du Maître. »

Et ce n'est pas une fois en passant que Pie XI a exprimé cette pensée. Le P. Raymond n'a pas de peine à citer d'autres textes non moins forts, dans les Encycliques *Rerum Ecclesiæ*, du 18 février 1926, au sujet des Missions, et *Miserentissimus Redemptor*, du 8 mai 1928, sur l'esprit de réparation.

« Nous pouvons faire pénitence, conclut le P. Raymond pour un monde impénitent. Nous pouvons être donnés en otages pour nos frères qui pèchent et ne réparent pas. Nous pouvons être des leucocytes dans un sang qui a tant besoin de globules sains ! »

Et si, en face du communisme athée qui menace d'engloutir l'univers, il en est qui doutent de l'importance de la vie contemplative, qu'il suffise de relire les Encycliques de Pie XI *Caritate compulsi* du 3 mai 1932, et *Divini Redemptoris*, du 19 mars 1937.

Dans la première, le pape disait :

« En face de cette haine satanique de la religion... Nous croirions manquer à notre ministère apostolique si nous n'indiquions pas à l'humanité ces merveilleux mystères de lumière qui *seuls* possèdent la puissance nécessaire pour subjuguer les pouvoirs déchaînés des ténèbres... Il Nous semble... que les maux de notre temps ne peuvent être écartés que *par la prière et la pénitence*. »

De nouveau, en 1937, le pape disait :

« Le mal qui tourmente aujourd'hui l'humanité ne peut être dominé que par une croisade mondiale de *prière et de pénitence*. Nous demandons spécialement aux Ordres contemplatifs, d'hommes et de femmes, de redoubler leurs prières et leurs sacrifices pour obtenir à l'Eglise l'aide efficace du Ciel dans la lutte actuelle. »

Dans son apparition à Fatima, la Vierge n'a pas demandé autre chose que « *prière et pénitence* ». Le pape Pie XII a accueilli ce message en consacrant l'univers au Cœur Immaculé de Marie. C'était dire hautement que, lui aussi, comme tous ses prédécesseurs, il ne compte aucunement sur les moyens diplomatiques ou politiques, mais uniquement sur les armes spirituelles. Pour illustrer cette affirmation, le P. Raymond cite un cas frappant. En 1948, un Vicaire apostolique, considérant les magnifiques promesses de moisson, dans son vicariat, déplorait le petit nombre de ses missionnaires. Ses yeux tombèrent sur un monastère de trappistes, comprenant quarante prêtres. S'il pouvait obtenir leur concours, ou tout au moins celui de quinze d'entre eux, quels succès ne pourrait-il pas se promettre ! Il vint donc trouver l'Abbé, lui parla de ces milliers de païens qui mouraient dans l'incrédulité faute de prêtres pour les évangéliser. Ne voudrait-il pas lui apporter du secours. L'Abbé secoua la tête, en disant : « Je vous aiderais de tout cœur, mais je ne suis qu'un subordonné. Sans un ordre de mon Général ou du Chapitre général, je n'ose prendre une décision et ils ne me donneront jamais un tel ordre ! »

— « Si vous n'avez que cette objection, répondit le Vicaire apostolique, soulagé, je me charge de la lever. Je pars pour Rome, j'aurai un mot pour vous, non du Général, ni du Chapitre général, mais du pape en personne. »

Il vint à Rome. Il vit Pie XII. Il lui dit exactement ce qu'il avait dit à l'Abbé cistercien et déclara au Souverain Pontife : « Si je n'obtiens pas des aides de ce monastère, je devrai fermer mes missions. » Le Saint-Père soupira profondément et répondit :

« S'il en est ainsi, fermez vos missions. Ces moines ne doivent pas quitter leur cloître. C'est derrière leur clôture qu'ils sont le plus efficaces et non ailleurs ! »

« Une telle sentence, déclare le P. Raymond, m'apparaît comme la plus parfaite apologie que j'aie jamais entendue de la vie contemplative. »

Et il conclut, en s'adressant à Célestin VI-Papini :

« Je sais que vous croyez à l'efficacité de la prière, Très-Saint Père, aussi je Vous demande de nous laisser dans nos monastères. Laissez-nous à notre contemplation. Laissez ces mortels aux si courtes années, ces créatures de limon, sur leurs croix de fer forgé, pour que nous puissions y consumer notre vie jusqu'à ce que nous soyons brûlés pour Lui et pour tous ceux pour lesquels Il a voulu être consumé Lui-même. Laissez-nous dans le seul cadre où nous puissions servir efficacement à la gloire de Dieu et au salut d'un monde submergé dans le péché. Laissez-nous dans nos cloîtres ! »

IV

Il faut avoir présentes à l'esprit les réflexions qui précèdent et qui sont si parfaitement en harmonie avec le sentiment catholique le plus profond, et le plus éclairé, pour ressentir toute l'horreur que l'on éprouve à parcourir le tableau des accusations dressées par nos frères de l'Eglise orthodoxe russe contre l'Eglise romaine, seule véritable Eglise de Jésus-Christ.

Il y a, dans ces accusations, quelque chose qui heurte si violemment l'évidence la plus éclatante, que l'on ne saurait y voir qu'un reflet des haines diaboliques contre l'Eglise du Christ. Ce n'est pas que nous voulions accuser nos frères orthodoxes de mauvaise foi, mais ils sont victimes de leurs préjugés. On s'en rendra compte par les citations que nous allons faire ; nous les emprunterons au cahier N° 3-4 du recueil *Russie et Chrétienté*, pour 1948 (aux Editions du Cerf).

Voici en premier lieu des extraits de l'allocution prononcée par Mgr Hermogène, recteur de l'Académie ecclésiastique de Moscou, lors de son entrée en fonctions, le 23 novembre 1947.

Il dénonce, non sans raison, ce qu'il nomme « l'incroyable débandade de la pensée théologique sur toutes les questions fondamentales de la religion chrétienne », que l'on remarque dans les conférences et assemblées chrétiennes tenues à Oxford, Edimbourg, Stockholm, Lausanne, etc., dans le but de rapprocher les confessions les unes des autres.

Puis il en vient à examiner la « crise de la doctrine de l'Eglise », dans les encycliques des papes et les exposés des théologiens catholiques.

Et il accuse l'Eglise romaine d'être au service de la politique la plus opposée à l'Evangile. Ici, il importe de citer textuellement :

« Le papisme — notons déjà cette expression méprisante, — considère l'Eglise contemporaine comme une arme dans

la solution des questions politico-économiques. C'est pourquoi on impose à l'Eglise une tâche qui ne lui est pas naturelle, à savoir la défense d'un régime qui se trouve en totale contradiction avec l'Evangile. »

Là - dessus, Mgr Hermogène de citer, du reste inexactement, des Encycliques de Pie X et de Léon XIII, où il est dit que la société humaine comporte des princes et des sujets, des patrons et des prolétaires, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des nobles et des plébéiens. Il semble s'indigner de cette constatation, mais il supprime la suite du texte, dans Pie X : «... qui tous unis par un lien d'amour, doivent s'aider réciproquement à atteindre leur fin dernière dans le ciel, et, sur la terre, leur bien-être matériel et moral ».

C'était pourtant l'essentiel de la pensée du pape. Mais Mgr Hermogène en veut surtout aux deux derniers papes. Quelle tristesse de lire les lignes suivantes, qui constituent une pure calomnie contre deux papes des plus éminents :

« Pie XI et ensuite Pie XII, encore en 1945, ont utilisé l'Eglise pour la défense du fascisme et la lutte contre les partis démocratiques. Ces dix dernières années, l'Eglise n'est plus considérée comme le Royaume de Dieu, la maison où les hommes sont sauvés du péché, de la malédiction et de la mort, mais comme une organisation purement politique, poursuivant des buts entièrement terrestres. La nature de ces buts a été très clairement énoncée au Congrès de Chicago de 1926, par le ministre du Travail de l'Amérique du nord, lorsque celui-ci qualifia l'Eglise de « digue de diamant » barrant la route aux « vagues de la Révolution ».

On croit rêver en lisant ces lignes. Est-il possible que des gens instruits, éclairés, informés ou qui devraient l'être, comme un Recteur de l'Académie ecclésiastique de Moscou, puisse méconnaître à ce point la doctrine du Saint-Siège, les enseignements des derniers papes, leur lutte à la fois contre le « fascisme » totalitaire, et le « communisme athée » ?

Mgr Hermogène ne craint pas d'affirmer que l'Eglise romaine a dévié substantiellement de la vérité dont elle possède le dépôt irréformable :

« Il est évident (*sic !*), dit-il, que cette manière de concevoir l'Eglise diffère radicalement de l'intelligence que nous en donnent la Révélation et la Tradition. »

Et il l'accuse de chercher *à détruire le patriotisme !* En tout cas, si telle a été la volonté des papes, ils ont bien mal réussi, et nous, catholiques français, en particulier, pensons n'avoir de leçons de patriotisme à recevoir de personne ! Mais voici le texte de Mgr Hermogène :

« Contrairement à l'enseignement du Christ sur le patriotisme, l'Eglise catholique romaine estime possible d'extirper de la conscience de ses fidèles l'amour de leur patrie. »

Pour le démontrer, il cite une exhortation du général des Jésuites, Nikel [5], en 1656, disant à ses religieux : « Oublions notre patrie... la société — (il s'agit de la Société de Jésus et non de la société en général, comme semble le croire Mgr Hermogène) — ne pourra subsister que si l'esprit national est entièrement déraciné. »

En tout cas l'accusation de Mgr Hermogène est d'autant plus inattendue et d'autant plus regrettable, qu'il y a effectivement, à Moscou, il ne peut l'ignorer, un pouvoir autocratique qui condamne le patriotisme et ne cesse de pratiquer des « purges » au sein des partis communistes des pays satellites, pour « déviation nationaliste ». Comment Mgr Hermogène peut-il être si sévère et si injuste envers la papauté, alors qu'il ne souffle mot de ce pouvoir dont nous parlons ?

Il cite également un historien catholique, Maurice Pernot, et lui fait dire que, de 1904 à 1914, « les efforts du Saint-Siège, que favorisait la politique anticléricale du ministère Combes, tendirent à priver l'Eglise et l'épiscopat de France de leur caractère national ». Et encore : « Grâce à la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la nomination des évêques dépendait non du gouvernement français, mais de Rome, et l'évêque devenait ainsi l'agent d'une puissance étrangère. »

Il n'y a pas qu'en France, on le sait, que les évêques sont nommés directement par Rome. Ces évêques, ceux des Etats-Unis comme ceux de France, notamment, apprendront avec stupeur qu'ils ne sont, dans leurs pays respectifs, que des « agents d'une puissance étrangère » ! Leur conviction au contraire est que le Vicaire de Jésus-Christ, le Père commun des fidèles, n'est nulle part une « puissance étrangère ».

Mgr Hermogène n'hésite même pas à prétendre que le pape est un « agent rétribué » lui-même, au compte de l'Amérique.

« Durant la guerre, dit-il, le Vatican, cette force « supranationale », a rendu des services extrêmement précieux à la diplomatie américaine, services rétribués non seulement par de nouvelles faveurs accordées à l'Eglise catholique, dans l'hémisphère occidental, mais encore par des paquets d'actions avantageuses d'importantes compagnies américaines.

Actuellement, le Vatican a, depuis longtemps, cessé d'être uniquement le centre spirituel du catholicisme. Les biens de ce monde, qu'il reçoit de toutes les parties du globe, ont fait de lui une grande entreprise, sinon la plus importante de toutes les entreprises capitalistes. Le Vatican est considéré à juste titre comme un des plus grands trusts du monde, propriétaire de richesses fabuleuses ayant placé d'énormes capitaux dans les pays du vieux et du nouveau monde. Dans sa politique d'expansion économique, le Vatican collabore, sur une échelle de plus en plus vaste, avec les grands trusts américains auxquels le lient des intérêts communs et, tout particulièrement, la conquête de nouvelles positions en Amérique latine. Ceci n'empêche pas le Vatican, ni de nombreux trusts des U. S. A., de porter un vif intérêt à la Chine et aux pays asiatiques.

Nous voyons donc que l'Eglise catholique romaine a perdu la pure doctrine œcuménique sur l'Eglise, Corps du Christ, doctrine qui interdit qu'on transforme l'Eglise, Epouse du Christ, en un instrument au service des intérêts terrestres de différents partis politiques. La crise de la doctrine touchant le dogme de l'Eglise a, dans le catholicisme, trouvé son expression dans l'abaissement de ce dogme au rôle de valet du capitalisme, dans l'oubli de la sublime doctrine de l'Eglise, Royaume de Dieu, où, par la grâce de l'Esprit-Saint, s'accomplit le salut des âmes et l'acheminement des hommes — frères du Christ — vers l'union avec le Chef de l'Eglise, Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

C'est avec une profonde douleur et une honte véritable que nous avons reproduit ce réquisitoire.

[5] Le R. P. Goswin Nickel — et non Nikel — fut le premier Supérieur général allemand des Jésuites, de 1652 à 1664. Son appel n'est pas une condamnation du patriotisme, mais une invitation aux Jésuites à pratiquer l'union entre eux, en dépit des diversités d'origine nationale. Ce qu'il dit est tout à fait juste. Il faut un parti-pris lamentable, pour trouver là une condamnation du patriotisme en général !

Mais cette honte, nous ne l'éprouvons ni pour notre Eglise, la très pure Epouse du Christ, ni pour notre bien-aimé Pontife, le pape Pie XII, dont tout l'univers catholique vient de fêter le jubilé sacerdotal, dans les sentiments d'une filiale piété et d'une vénération si justement méritée. Nous ne pouvons expliquer la grossièreté, la violence, l'injustice du tableau d'accusations dressé contre nous par Mgr Hermogène, que par l'efficacité satanique d'une propagande incessante et perfide, et par l'emprisonnement, derrière le « rideau de fer », de chrétiens qui ignorent tout de ce qui se passe dans le reste du monde !

L'on voudrait certes que cette voix de Mgr Hermogène fût isolée au sein du monde slave, ou du moins qu'une appréciation plus juste et plus mesurée de l'esprit catholique romain se soit fait jour depuis la fin de 1947. Il n'en est rien, hélas ! Les Résolutions de la Conférence ecclésiastique de Moscou, en juillet 1948, faites au nom des Eglises autocéphales d'Alexandrie, Antioche, Moscou, Tiflis, Belgrade, Bucarest, Sofia et Tirana, reproduisent exactement les mêmes calomnies.

« L'oubli, par le Vatican, y est-il dit, de l'Orthodoxie universelle a conduit le vaisseau de l'Eglise catholique-romaine, dans les eaux, étrangères à l'Eglise du Christ, du papisme anti-chrétien... Les papistes ont fait de « l'Eglise du Dieu vivant », Corps mystique du Christ, « colonne et fondement de la vérité », une organisation terrestre, politique... Il ont toujours été du côté des « puissants de ce monde », et ont toujours marché contre les faibles et les exploités. De nos jours encore, l'activité du Vatican est le centre des intrigues internationales contre les intérêts des peuples, tout particulièrement des peuples slaves, le centre du fascisme international.

L'essence de la morale chrétienne est l'appel du Sauveur à l'amour ; le Vatican, au contraire, se trouve être l'un des instigateurs des deux guerres impérialistes, et prend actuellement la part la plus active à la préparation d'une nouvelle guerre et, en général, à la lutte politique contre la démocratie mondiale... C'est pourquoi tous les chrétiens, sans distinction de nationalités ni de confessions, ne peuvent s'abstenir de stigmatiser la politique du Vatican, comme antichrétienne, antidémocratique et antinationale. »

Arrêtons ici de telles citations. Il n'est pas un catholique et il est, croyons-nous, peu de protestants et peu d'incroyants mêmes, les communistes mis à part, pour admettre de pareilles accusations. Nous ne nous donnerons pas le triste avantage de retourner ces reproches à ceux qui les lancent. Il serait cependant facile de prouver, par des textes récents et clairs, que l'Eglise russe fait uniquement le jeu du communisme international, et qu'il s'agit là vraiment d'une entreprise « antichrétienne, antidémocratique et antinationale. »

V

Parmi les reproches des Eglises dites orthodoxes à l'Eglise romaine, il en est un qui est bien secondaire, mais qui n'en est pas moins d'actualité : celui d'avoir changé le calendrier. On sait que le pape Grégoire XIII, en 1582, fit sauter dix jours francs au calendrier en usage depuis Jules César, pour se remettre d'accord avec la marche des astres. Chez les protestants, il y eut d'abord une certaine répugnance à se mettre à la remorque d'un pape, même dans un but astronomique précis. Peu à peu cependant, la réforme grégorienne s'imposa. Il ne reste plus, dans la chrétienté, que l'Eglise orthodoxe, pour continuer à suivre le calendrier julien, qui retarde actuellement de 13 jours sur le soleil !

La Conférence de Moscou, dont on vient de parler a encore fait un devoir à tous les orthodoxes de « célébrer la sainte fête de Pâques suivant l'ancien style, à l'exclusion de tout autre, et ceci conformément à la table pascale d'Alexandrie. »

L'Eglise orthodoxe entend donc s'en tenir au calendrier élaboré, par ordre de Jules César, par Sosigène, en 45 avant notre ère, bien que ce calendrier soit grossièrement erroné.

Cependant il existe, en certains milieux, un mouvement d'opinion assez vif, dans le sens d'une fixation de la fête de Pâques à une date inchangeable.

La question a été traitée dans l'*American Mercury*, dont l'étude est « condensée » dans *Sélection du Reader's Digest*, de janvier 1949, sous ce titre : *Notre calendrier n'est plus de saison.* Plus récemment, Ch. Brachet a repris le problème dans le numéro de juin de *Science et Vie*, avec le titre suivant : *Le Calendrier, ses bases, son évolution et sa réforme éventuelle.*

L'article s'ouvre par cette déclaration qui est une sorte d'invitation discrète :

« L'année 1950, commençant par un dimanche, faciliterait grandement l'adaptation, souhaitée par beaucoup, du calendrier grégorien aux mœurs d'aujourd'hui. »

En effet dans le projet présenté par M. Brachet, on adopterait un *calendrier universel*, qui fut retenu par la S. D. N., en 1923, quand elle s'occupa de cette question et auquel le Saint-Siège ne fit aucune objection de principe, un de ses délégués ayant même participé aux travaux de Genève.

Les caractéristiques de ce calendrier universel sont les suivantes :

1° Il diffère extrêmement peu du calendrier grégorien actuel, ce qui assurerait une transition facile de l'un à l'autre, sans troubler les habitudes acquises.

2° Il est valable pour n'importe quel millésime, en ce sens que les trimestres y sont d'égale longueur, commencent et finissent par les mêmes jours de la semaine. Chaque trimestre commencerait par un dimanche et se terminerait par un samedi. Chaque trimestre compterait 13 semaines entières, soit 91 jours.

3° On pourra disposer les mois de chaque trimestre soit sous la forme : 31+30+30, soit sous la forme : 30+30+31.

4° Les quatres trimestres compteront : 91 multiplié par 4, soit 364 jours. Le 365e jour de l'année sera *neutre*, *férié*, placé en redoublement du 30 (ou du 31) décembre.

5° Les années bissextiles pourront avoir un second jour *neutre* en fin d'année, ou un jour *neutre* au milieu de l'année, après le 30 (ou le 31) juin.

6° Noël sera toujours un lundi ; le jour de l'An un dimanche ; Pâques tombera toujours le 8 avril ; le vendredi-saint sera donc le 6 avril — alors que beaucoup d'exégètes calculent que la mort du Christ aurait eu lieu le 7 avril de l'an 30. L'Ascension sera toujours le 16 mai et la Pentecôte le 26.

Si la décision était adoptée, dès cette année, — ce qui paraît bien difficile — on entrerait, dès le 1er janvier prochain dans ce système.

Les avantages escomptés sont surtout d'ordre commercial et économique :

« Le comptable, dit le *Digest*, pourrait facilement comparer les trimestres dans ses écritures sans se livrer à de grands calculs ; et tous les mois comprendraient 26 jours ouvrables. Avantage fortuit : Noël et le Jour de l'An s'ajouteraient au week-end, circonstance bienvenue qui ne se présente que rarement avec le calendrier actuel. »

Ajoutons que les trimestres de même longueur sont bien commodes pour les études, la répartition des vacances des étudiants, et pour les prévisions de tous sur l'emploi du temps.

Les représentants de 14 nations ont déjà, en 1923, donné leur adhésion au Calendrier universel. Mais l'Amérique, la France et l'Angleterre ont réservé leurs décisions pour des motifs religieux, sachant bien que la réforme ne peut se faire sans l'assentiment du Saint-Siège.

D'après le Saint-Siège, la réforme du calendrier et la stabilisation de Pâques « ne posent pas de questions touchant au dogme ». L'archevêque de Cantorbéry a déclaré qu' « il est impossible de ne pas appliquer une réforme réclamée par presque toutes les personnalités de l'industrie et du commerce dans le monde civilisé. »

Mais on peut prévoir que si le pape donne son adhésion à cette réforme, il sera accusé de plus belle, d'être « le valet du capitalisme » ! Il est vrai qu'il n'échapperait pas à cette note infamante, même en s'y opposant !

VI

L'une des questions qui reviennent le plus fréquemment sur le tapis, en ce moment, c'est assurément la question juive. Et elle se pose de bien des manières. Dans notre dernière Causerie, nous avons parlé du Sionisme et des dangers qu'il présente pour les souvenirs, sacrés à nos yeux, que renferment les « Lieux-Saints ». Nous avons également signalé la précieuse confidence faite par un écrivain israélite converti au catholicisme, Jean-Jacques Bernard, nous déclarant que, détaché complètement de la foi de ses ancêtres, il l'a retrouvée, à un degré plus sublime, en se faisant chrétien, en sorte qu'il est revenu au vrai judaïsme par le christianisme.

Aujourd'hui, nous aurions encore deux traits à relever de la controverse entre chrétiens et juifs.

Du premier trait, nous ne dirons que peu de chose. Il s'agit du livre d'un Israélite, Jules Isaac, sous le titre : *Jésus et Israël*. L'auteur veut y montrer que le christianisme ne saurait être une rupture de continuité avec le judaïsme, et qu'il est faux que le peuple juif, « dans sa masse » ait rejeté la prédication de Jésus, mais qu'il l'a plutôt ignorée ; qu'il est faux également que Jésus ait rejeté son peuple, car il a réservé ses anathèmes au clan pharisien, qui n'a rien de spécifiquement juif ; enfin qu'il est faux que le peuple juif soit responsable de la mort de Jésus.

M. Isaac, voudrait donc que l'on rectifie l'enseignement chrétien, car il estime que, tel qu'il est donné, il est l'une des sources principales de l'antisémitisme, qui est une honte de notre temps.

A ces thèses diverses, le R. P. Th. G. Chifflot a répondu avec beaucoup de sympathie et de fermeté à la fois, dans la *Vie intellectuelle* de juin 1949. Il fait appel à ses propres souvenirs, qui seraient aussi les nôtres. Elevé dans un collège chrétien, il y a suivi des cours de catéchisme, comme nous tous, y a entendu des sermons sur la Passion, fait des chemins de croix. En a-t-il pour autant reçu le venin de l'antisémitisme ? Pas le moins du monde. Il écrit en toute sécurité :

« ...Ce dont je suis certain, c'est que *jamais* je n'en ai retenu la leçon qu'il fallait haïr les Juifs ; je suis certain, au contraire, que tout se ramenait à cet enseignement banal, à ce lieu commun de la spiritualité chrétienne, qu'il s'agissait de me faire comprendre pour en vivre : ce sont *mes* péchés qui ont crucifié le Christ. »

Donc, ce qui ressort de l'enseignement chrétien, dans sa généralité « banale », comme dit le P. Chifflot, c'est-à-dire commune et quotidienne, c'est qu'il faut haïr le péché qui a fait mourir Jésus, mais nullement la race à laquelle a voulu appartenir le Fils de Dieu !

Le second trait que nous voudrions relever, à propos des Juifs, nous est rapporté par le P. Joseph P. Donovan, dans la Revue américaine : *The Homiletic and Pastoral Review*, de mars 1949, sous le titre que nous traduisons : *De psychiatre israélite, il devient moine trappiste.* Cet article nous intéresse d'autant plus que nous y retrouvons la pensée de Jean-Jacques Bernard : on n'est *jamais plus fidèle au judaïsme qu'en adhérant à la foi chrétienne.*

On nous raconte en effet la touchante histoire du R. P. M. Raphaël Simon, moine à l'abbaye cistercienne de Notre-Dame de la Vallée, Valley Falls (Rhode-Island).

Né de parents juifs, au début du siècle, il fut élevé, jusqu'à l'âge de douze ans dans une école juive, accomplit ce que l'on peut appeler « la confirmation juive » ; par cet acte, *il promettait* de ne jamais abandonner le judaïsme.

Ensuite étudiant à Berlin, puis à Chicago, il s'est spécialisé dans la psychiatrie.

En 1936, alors qu'il terminait ses études médicales, il s'aperçut que le seul moyen à employer pour rester fidèle à sa promesse de ne pas abandonner le judaïsme était de se faire chrétien. Il fut donc baptisé à l'Eglise de Saint-Thomas-Apôtre, que dirige Mgr Shannon. Il demeure convaincu que le véritable Israël spirituel est le catholicisme romain. Il a écrit, pour justifier sa conviction, l'histoire de sa conversion, comprenant tout le récit de sa vie jusqu'à son entrée à la Trappe, en 1940. Son livre, publié chez Macmillan, à New-York, a pour titre : *La Gloire de ton Peuple*. Le livre a été achevé au 24 octobre 1946, et, à cette date, l'auteur avait reçu l'ordination sacerdotale.

L'ouvrage a été préfacé par Mgr Sheen, qui fait ressortir les deux raisons pour lesquelles ce livre est, pour nous, si intéressant : 1° parce qu'il sort de la plume d'un scientifique et 2° parce qu'il est l'œuvre d'un Juif. Il montre comment le savant est devenu plus scientifique que jamais et le Juif plus Juif que jamais. Il a compris en effet que la vraie science n'est pas celle qui compte les lettres et les mots du livre de la Nature, mais bien celle qui veut savoir qui est l'auteur de ce livre et quelles obligations morales nous avons envers lui.

Au cours de son autobiographie, le P. Simon expose successivement la situation actuelle de la religion juive orthodoxe et la position spirituelle de la science universitaire publique aux Etats-Unis. Cette

science, dans son ensemble, est premièrement contre l'Eglise, secondement contre la religion. Un seul, professeur, au cours de ses études, parlait à notre trappiste en faveur de Dieu !

C'est à l'université de Michigan qu'il se rendit compte de l'incohérence de l'éducation moderne. A celle de Berlin, des lueurs au sujet du secret Royaume de la Vérité lui sont apparues. A l'Ecole de médecine, il fit de la philosophie, il s'éprit de S. Thomas d'Aquin. A Chicago, le docteur Robert Maynard Hutchins lui servit d'introducteur à la vraie philosophie. Ses notions de logique et de métaphysique lui servirent pour s'attaquer au problème de l'univers créé ; il conçut des doutes moins sur le fait de l'évolution que sur la possibilité d'expliquer la création par elle, sans recourir au créateur. La présence dans l'homme d'idées immatérielles exige un pouvoir de raisonner immatériel, donc une âme immatérielle. Cette âme est faite à l'image de Dieu. De proche en proche, notre chercheur aboutit à la doctrine catholique. Il ne put plus l'esquiver, ni la dédaigner. A mesure qu'il l'étudiait davantage, il fut frappé de sa logique et de sa force, à partir de cette vérité : que Dieu n'a pas abandonné l'homme à ses propres forces, mais lui est venu en aide par la révélation, partielle et progressive chez les prophètes, totale et décisive en Jésus-Christ et ses Apôtres. Et la vérité ainsi acquise n'est pas simplement spéculative, c'est une vérité qui prend tout l'être, qui répond à tous ses besoins, qui s'épanouit dans un bonheur que rien de créé ne peut donner.

Une bonne partie du livre est consacrée à Jésus-Christ, au royaume de Dieu qu'il est venu prêcher, à l'amitié avec Dieu qu'il a rendue possible, à la foi qu'il a suscitée envers lui-même, enfin à son Eglise, à la vie d'union avec Dieu, par Jésus-Christ, qu'elle réalise chez les fidèles de bonne volonté. Ainsi, le livre entier est une sorte d'apologétique par l'exemple et par l'expérience vécue d'un homme. Il est probable qu'un tel livre exercera une grande puissance d'attraction, aux Etats-Unis, où tant d'âmes cherchent leur voie. Il servira surtout, semble-t-il, à la conversion des Juifs soucieux d'être plus Juifs que jamais, c'est-à-dire plus fidèles à l'esprit d'Abraham, de Moïse, de David et des grands prophètes nationaux. Comme le dit en concluant, le P. Donovan :

« Ce livre est fait pour nos bibliothèques paroissiales, pour nos bibliothèques de collèges catholiques et d'universités catholiques, pour les rayons de nos bibliothèques familiales. »

VII

Si la question juive est constamment à l'ordre du jour, la question allemande est encore loin d'être résolue. En vain les « Quatre » en ont délibéré durant près d'un mois. Ils n'ont pu parvenir à s'entendre et ils ont proclamé qu'ils avaient obtenu déjà un brillant résultat en ne se brouillant pas complètement et en promettant de se retrouver pour causer ! Soyons modestes, n'est-ce pas ? Mais que pensent de tout cela les Allemands eux-mêmes ?

C'est ce que M. A. Frisch nous aidera à deviner, avec les *impressions de voyage en Allemagne* qu'il nous communique dans la *Vie intellectuelle* de mai 1949.

« Dès le début, dit-il, on est frappé par le désintéressement de la population, à l'égard de la politique. Dans les trains, express ou omnibus, en deuxième ou en troisième classe, dans le wagon-restaurant ou ailleurs, chacun est sur la réserve extrême, ne parle que rarement, et presque uniquement de sujets anodins. Les discussions politiques paraissent être particulièrement mal vues ; si quelques voyageurs s'y aventurent, d'autres expriment leur désapprobation ou leur étonnement par des sourires ou des remarques ironiques. »

Mais cela pourrait n'être qu'un paravent, une précaution, la marque d'une défiance ou d'un repliement. Ces gens qui parlent si peu de politique n'en pensent peut-être pas moins. Ce n'est pas l'avis de M. A. Frisch. Il estime au contraire que « le fossé entre les masses et les partis semble être plus profond en Allemagne que dans d'autres pays européens ».

Nous savons bien qu'en France, les partis s'agitent beaucoup, mais que la masse du public est de plus en plus sceptique au sujet de toutes les panacées politiques et témoigne d'un dégoût profond de tout dirigisme, de toute bureaucratie, de toute agitation parlementaire. On se sent et on se dit mal gouverné, mal administré ; on se plaint de tout, surtout de la surcharge des impôts, du prix exorbitant de tout ce que distribue l'Etat, du gaspillage des deniers publics, etc.

En Allemagne, il paraît que l'abîme entre les partis et les masses est encore plus profond.

« L'observateur indépendant a l'impression de se trouver en face de deux mondes nettement distincts aux contacts artificiels et forcés. »

La nazification et la dénazification, la démocratie et la démocratisation, tout cela, pour l'Allemand moyen, n'est que chimère, illusion, duperie. L'homme de la rue se trouve en face de la vie toute pure. Les partis, eux, proclament des dogmes et des principes, se querellent sur des idéologies. Si le communisme est bâti systématiquement sur le mensonge, sur la propagande volontairement étrangère au réel, l'homme moyen, en Allemagne surtout, a tendance à croire que dans les autres partis, avec plus de sincérité d'intention, il n'y a peut-être pas moins d'irréalisme.

En Allemagne, donc, le monde politique forme un cercle fermé, dont les augures des cadres supérieurs ont seul l'accès, en sorte que, plus qu'en France, les militants de base, en contact avec le public, sont exclus de toute influence sur la marche des partis.

Peut-on dire qu'il existe en Allemagne un « nationalisme » capable d'inquiéter les peuples voisins ? M. Frisch ne le pense pas. L'Allemand est patriote comme c'est son droit et son devoir, mais il est avant tout las des expériences et des aventures de ce qu'on appelle la « grande politique », las de la propagande et surtout de la guerre. Il aspire moins à jouer un rôle dans le monde qu'à travailler en paix.

Mais si l'économique l'emporte en intérêt, pour l'Allemand moyen, sur le politique, où en est l'Allemagne dans le domaine économique ?

Elle a été radicalement transformée par la réforme monétaire, mise en vigueur en juin 1948. En un temps très court, tant est grande l'importance d'une monnaie saine, le pays est sorti d'une stagnation complète. La triste période des pénuries et de la faim est passée. Ce qui laisse le plus à désirer encore, c'est le logement, car on a donné la préférence aux reconstructions d'usines et de magasins

sur les maisons d'habitation. Le pain quotidien a cessé d'être la préoccupation angoissante d'une grande partie de la population.

« On retrouve des chambres dans les hôtels, on peut entrer dans n'importe quel restaurant et y manger à sa faim, le marché noir est limité à un petit nombre de produits, dont les matières grasses, la viande, etc. Le chocolat américain se vend dans les villes allemandes aussi ouvertement que sur les boulevards de Paris. Cigares et cigarettes sont offerts dans les quantités voulues et certains marchands même refusent de céder les cigares autrement qu'en boîtes de cinquante. Dans tous les cafés qui se respectent on ne sert, tout naturellement, que du vrai café, avec un choix surprenant de gâteaux. »

Les étalages des magasins sont richement garnis. Le rationnement des chaussures et des tissus n'existe que pour les articles à bon marché. La porcelaine, la quincaillerie, les meubles, les appareils ménagers abondent. Fidèles à leurs traditions, les Allemands n'improvisent rien : rien n'est abandonné au hasard et c'est grâce à cet esprit d'organisation que les déficiences de la situation économique peuvent être sinon supprimées, du moins palliées. Le potentiel des entreprises est égal sinon supérieur à ce qu'il était avant la guerre. Les destructions de la guerre n'ayant pas dépasser en moyenne 20 %, les ingénieurs et techniciens ont perfectionné les modèles, rajeuni les méthodes, mis au point de nouvelles inventions. Les réfugiés venus de l'est qui étaient à l'origine un fardeau pour l'Allemagne de l'ouest l'ont, semble-t-il, enrichie au moyen de leurs procédés, de leurs industries, de leur main d'œuvre spécialisée.

Mais le danger est qu'au lieu du « retour à la terre », préconisé il y a quelques années par les conseillers de Roosevelt, les zones occidentales s'orientent vers une *super-industrialisation* — si l'on nous permet ce terme barbare, — qui doit amener une recrudescence redoutable de la concurrence allemande sur les marchés internationaux, car les industriels allemands sont décidés à suivre très étroitement la voie ouverte par les industriels américains en matière de rationalisation et à comprimer à l'extrême les prix de revient. Ils sont sous ce rapport aidés par les ouvriers dont les salaires trop bas appellent le supplément des primes de rendement.

Les milieux industriels français et anglais ne voient pas sans inquiétude cette renaissance économique de l'Allemagne. Mais le péril semble encore lointain, étant donné que l'Allemagne occidentale a reçu dix millions d'âmes venues de Pologne, de Hongrie, de la zone soviétique, de Tchécoslovaquie. Il faut les loger, les vêtir, les nourrir. L'œuvre de reconstruction sera encore longue. Notons seulement ce petit détail : dans les trois zones occidentales, la population masculline en est réduite à porter ses costumes durant une période moyenne de huit ans, contre deux ans et demi avant la guerre.

Le drame social demeure très grave. Le coût de la vie a augmenté de 50 à 100 %, tandis que les salaires n'ont été accrus que d'environ 50 %. Les victimes de la guerre sont très nombreuses. Environ vingt millions d'Allemands ont tout perdu, jusqu'à l'avant-dernière chemise et la dernière casserole. D'autres, plus heureux, ont pu sauver une partie de leur avoir. Un petit nombre de privilégiés se sont scandaleusement enrichis. Les inégalités sociales ont atteint un degré à peu près intenable ; ou on les réduira ou l'on ira à la catastrophe. En attendant la situation empire. Les magasins de luxe font tache au milieu des ruines ; l'abondance des bijouteries est frappante et inexplicable ; les café-concerts, restaurants, cabarets, dancings se sont multipliés. On ne s'est moins préoccupé des besoins populaires que de ceux des nouveaux riches. Pour le moment, ceux qui « n'ont droit qu'à la vue » ne se plaignent encore pas trop fort ; ils sont même heureux de voir reparaître un peu de luxe dans les étalages, c'est pour eux un reflet du relèvement national. Mais les masses ne pourront en rester longtemps à cette sorte de satisfaction esthétique. Disons franchement que l'enracinement de la démocratie ne s'est pas accompli. En 1949, les mauvaises herbes du parasitisme et de la spéculation dominent la scène, avec quelques éléments intelletuels vigoureux et des restes de la grande bourgeoisie industrielle.

Quant aux masses déshéritées, si on leur offre une illusoire démocratie, sans justice économique et sociale, cela ne pourra pas durer très longtemps. Le problème allemand n'est résolu ni en politique générale ni en politique intérieure.

VIII

L'administration du plan Marshall en France publie un Bulletin fort intéressant, qui va, du reste, se transformer en Revue. Au Bulletin de juin 1949, nous emprunterons un article intitulé *Comment vivent les ouvriers américains.*

On sait que la propagande communiste voudrait nous faire croire que les salariés sont très malheureux, en pays « capitaliste ». Il faut évidemment traiter ses affirmations à ce sujet comme celles qu'elle nous prodigue au sujet du plan Marshall et dont lord Vansittart, au cours d'une Conférence récente à Paris disait plaisamment :

« Un des exploits les plus fantastiques de cette époque sans humour est le sérieux avec lequel les communistes nous expliquent que nous allons à la ruine, parce qu'on nous a sauvés de la faillite » [6].

Notons d'abord quelques chiffres : aux Etats-Unis il y a actuellement dans l'industrie un peu plus de 60 millions de travailleurs, dont 17.200.000 femmes. Les trois quarts environ de ces travailleurs sont des salariés, les autres des patrons ou artisans. La plupart du temps la semaine est de 40 heures et la journée de 8.

La condition de l'ouvrier américain s'est tellement améliorée, depuis trente ans, qu'il peut, en 1949, avec son salaire, acheter deux fois plus de denrées qu'en 1919. Sa productivité augmente en moyenne de 3 % à l'heure, par an.

Une des choses les plus importantes à remarquer ici est le démenti formidable donné par l'exemple américain au marxisme classique. Le marxisme a prononcé l'anathème contre le capitalisme, en affirmant que la recherche du profit amène et amènera toujours le patronat à faire pression sur les salariés pour obtenir d'eux *le maximum de travail pour le minimum de salaires*. Or, il se trouve que c'est le capitalisme qui a besoin de débouchés et qui, pour cette raison, et par conséquent en vertu même de la recherche du profit, est en voie de s'organiser pour distribuer *le maximum de salaires* afin de s'assurer de la sorte *le maximum de débouchés.*

[6] Dans *Revue... des deux mondes*, du 15 mai 1949.

C'est une thèse américaine, qui est en train de devenir une habitude, de compter parmi les acheteurs les plus intéressants de tout ce qui est produit dans la nation, les ouvriers eux-mêmes. Ils sont la majorité de la nation. Ils ont intérêt à produire beaucoup pour qu'on les paie bien et pour qu'ils puissent acheter beaucoup.

C'est ce que dit notre *Bulletin du plan Marshall :*

« Les producteurs américains disposent d'un vaste marché intérieur qui est composé principalement par les salariés eux-mêmes. Un système de production en masse exige une distribution en masse et une consommation en masse. Et dans une très large mesure, le système américain a été celui d'une production très volumineuse destinée à des consommateurs qui ont de gros salaires. »

En réalité, comme le remarque le P. A. Desqueyrat, dans les *Travaux de l'Action populaire* de juin 1949, en un article intitulé : *le Communisme est-il encore progressiste?* le danger que court le prolétariat n'est plus de manquer de pain. L'évolution générale de la production est en sa faveur. Mais il est en passe de se voir de plus en plus *dépersonnalisé.* Et cela n'a pas l'air d'inquiéter les marxistes, tant s'en faut. Il semble au contraire qu'ils fassent tout pour accentuer le péril. Un ouvrier devenu pur rouage — rouage de la machine à l'usine, rouage du parti, dans la vie publique, pur robot sans âme, enlisé dans la matière dont le marxisme fait l'unique réalité — tel est l'idéal communiste !

Et quel remède à cela ? Aucun autre que la foi religieuse, qui réhabilite l'homme, lui parle de son âme, lui ouvre l'infini et fait de cette « aventure du protoplasma » dont notre planète est actuellement le théâtre, autre chose qu'un événement de hasard, mais un ordre providentiel et divin, un appel à la communion avec Dieu !

Pour en revenir à l'ouvrier américain, le Bulletin note avec raison que les méthodes de production américaines tendent à exploiter au maximum non pas l'homme, mais les ressources de la machine et les forces de la nature.

L'ouvrier américain, au travail, a derrière lui environ trois fois plus d'énergie électrique que l'ouvrier français. Il s'ensuit que l'ouvrier français travaille plus et produit moins que l'ouvrier américain. Produisant moins, il est inévitable qu'il gagne moins.

De fait, si l'on essaie de comparer le pouvoir d'achat d'un ouvrier américain avec celui des ouvriers des autres pays, on se rend compte très vite que le sort du premier l'emporte sur celui de tous les autres pays. A l'américain il faut pour acquérir *un kg. :* de farine blanche, 11 minutes de travail ; de riz, 20 minutes ; de pain blanc, 13 ; de beefsteack-filet, 82 ; de porc salé, 49 ; de gigot de mouton, 71 ; de poulet, 60 ; de beurre, 98 ; de fromage, 64 ; de pommes de terre, 7 ; de café, 51 ; de sucre, 11. Ces deux derniers chiffres surtout sont pour nous extraordinaires. Calculez donc le temps de travail nécessaire à un ouvrier français pour gagner un kg de sucre et surtout un kg de café ! Ou bien, pour un poulet : l'américain gagne un poulet d'un kilo, en une heure. Il faut cinq ou six heures à un ouvrier français pour en gagner autant. L'ouvrier américain gagne près de 5 kilos de pain blanc à l'heure. L'ouvrier français ne gagne que du pain moins blanc, et tout au plus deux kilos à l'heure.

D'autre part, le régime capitaliste n'a pas le moins du monde empêché les ouvriers de s'organiser en syndicats d'une puissance énorme et qui garantissent les droits de l'ouvrier en face du patronat. Ainsi l'intérêt du patronat comme la puissance du syndicalisme, qui groupe en Amérique 15 millions d'ouvriers, sont tous deux convergents pour maintenir à l'ouvrier américain un standard de vie élevé. Le marxisme triomphe en ce moment du fait des *nationalisations* qu'il a imposées, partout où il a été maître. Mais l'expérience des *nationalisations* semble commencer à prouver : 1° que l'ouvrier n'est pas plus libre, quand il dépend des bureaucrates que quand il dépend d'un patron ; 2° que sa productivité diminue ; 3° que les gaspillages augmentent ; 4° que toute la collectivité souffre à la fois d'un rendement affaibli et d'un accroissement des frais généraux ; 5° que les ouvriers eux-mêmes finiront par être lésés par les nationalisations, car pour les rendre *rentables*, il faudra diminuer ou les salaires ou les frais de production, c'est-à-dire le nombre des ouvriers.

Mais avant que de telles erreurs soient corrigées, la lutte n'est pas terminée entre le bon sens et l'esprit de parti, entre le dirigisme livresque et un sain réalisme.

IX

Avec les *Etudes* de juin 1949, nous allons, à la suite de Pierre Gauroy, nous évader quelques instants de notre pauvre terre, si divisée et si désaxée, pour essayer de percer « *l'Enigme de la vie martienne* ».

Nous parlions de « l'aventure du protoplasma ». Une telle aventure a-t-elle existé ailleurs que chez nous ? A-t-elle existé dans la planète Mars ? Un grand nombre de philosophes et d'astronomes se sont prononcés pour la pluralité des mondes : sans remonter à Epicure et Lucrèce, qui ne sont pas des autorités, on peut citer le cardinal Cusa, Képler, Galilée, Descartes, Newton, Arago, le P. Secchi, etc. Malheureusement, pour nous, il nous est impossible d'entrer en contact avec ces mondes lointains, différents du nôtre, s'il y en a. Que savons-nous même du plus proche d'entre eux : la planète Mars ?

Un premier point qui semble certain est qu'il y a de l'eau à sa surface ; de l'eau, « condition majeure de la vie ». En effet, à l'aide d'un puissant télescope, notre œil peut saisir avec précision les tonalités changeantes de la surface de Mars.

« La nappe blanche de ses régions polaires correspond à une mince banquise de glace ou de givre. Mais nous savons qu'au cours des saisons — qui en durée égalent approximativement deux fois les nôtres — la calotte polaire se réduira peu à peu, jusqu'à s'évanouir presque complètement au cœur de l'été. »

Dans Mars, l'eau s'évapore plus facilement que chez nous, car la pression de l'atmosphère ne dépasse pas 40 millimètres de mercure contre 760 sur la Terre. Il se forme donc en été des voiles clairs qui subsistent en Mars jusqu'au retour de la période glaciaire.

En dehors de cette question de l'eau, on constate dans la planète Mars « d'immenses étendues roses ou ocres ». On croit que ce sont des continents *désertiques* aux poussières ferrugineuses. Leur coloration ne varie jamais. Il y a au contraire ce que nous appelons des « mers » dont les teintes présentent des *variations irrégulières* locales et des *variations saisonnières* affectant certaines régions, par

un assombrissement progressif des couleurs passant du gris verdâtre — en hiver — au brun, violet, rougeâtre, au printemps martien — pour s'éclaircir aux approches de l'hiver.

Enfin, pour achever cette description sommaire de la surface de Mars, ajoutons que Lowell, en 1894, découvrit, sur cette surface, des lignes géométriques nombreuses, au fin tracé, qu'il baptisa des *canaux*. Il supposait en effet que, pour irriguer, à partir des pôles de cette planète, les régions désertiques, des êtres vivants avaient dû creuser des « canaux » pour amener les eaux des pôles vers l'équateur.

Le seul nom de « canaux » impliquait la croyance à une humanité martienne. Aujourd'hui cette explication est complètement abandonnée. Les lignes appelées canaux sont bien réelles, mais les meilleurs observateurs n'y voient plus que des accidents *naturels*, géologiques dans leurs tracés et végétaux dans leurs métamorphoses.

Végétaux, ce mot signifie que l'on croit tout au moins à cette vie à la surface de Mars.

Sans doute, Arrhénius, le grand physicien suédois, mort en 1927, qui a bâti une *théorie cosmogonique* permettant d'expliquer l'évolution des astres, estimait que les *variations saisonnières* de Mars, indiquées plus haut, pouvaient s'expliquer par des causes purement physico-chimiques, donc sans la vie. Mais on a peine à admettre que les mêmes corps puissent passer successivement par le violet, le rose et l'ocre. On est plus porté à croire que de telles mutations se produisent par l'effet d'une *végétation*. C'est l'opinion de M. P. Gauroy, dont nous résumons les vues. Tout se passe sur Mars comme si les saisons amenaient une coloration de la surface par des végétaux, qui évoluent comme les nôtres, changent de couleur comme les feuillages de nos forêts, ou les herbages de nos steppes.

Les « mers », en Mars peuvent donc être des surfaces végétales. On a objecté que les paysages terrestres photographiés avec des plaques sensibles aux infra-rouges éclaircissent les surfaces couvertes de végétaux, tandis que sur les clichés de Mars, les « mers » sont toujours vues en assombrissement. Mais on a constaté que cette réflexion apparente des infra-rouges est, sur la Terre, une réaction d'auto-défense de la plante contre un excès de radiations, et que cette réaction n'existe pas en pays froid, ou en pays ombragé et protégé contre la chaleur excessive. Or, en Mars, en raison de l'éloignement du Soleil, il règne un froid assez vif le plus souvent, bien que le thermomètre puisse y monter à +30, température optima pour la végétation. Il serait normal que la réaction d'auto-défense contre les infra-rouges qui sont calorigènes n'y existe pas.

On explique de même que la plante verte, en Mars, ne produise que fort peu d'oxygène, en raison de la faible intensité lumineuse qui y règne, en sorte que cet oxygène est immédiatement respiré et absorbé par la plante qui l'a produit, ce qui constitue un circuit fermé, et empêche que notre spectroscope puisse déceler de l'oxygène dans l'atmosphère de Mars.

De même, les virages au brun, que l'on remarque au printemps, en Mars, ne sont pas une objection contre la végétation. Car Mars est une terre *boréale* où même au cœur de l'été, les nuits doivent être froides, à tout le moins fraîches. A la suite de deux séjours en Laponie et sous le cercle polaire, M. P. Gauroy a acquis la conviction que ce qui se passe dans Mars est normal, selon les lois de notre chimie végétale. L'arrivée de l'eau de fusion de la glace, au printemps, permet le réveil de la flore martienne. Mais les plantes, pour s'y développer, ont besoin de pigments de coloration aux chaudes tonalités, rougeâtre, brunâtre, parfois carmin ou chocolat, parce que ces pigments ont un rôle calorigène que l'étude de nos végétaux terrestres a bien mis en évidence.

« Ainsi, conclut M. P. Gauroy, la vieille planète Mars, refroidie et apparemment anoxygénée, verrait courir à la surface de ses étendues marécageuses ou « mers » une végétation basse, chétive, à racines ramifiées et peu profondes. On verrait assez bien une flore de plantes grasses du type de nos Sedum et de nos Joubarbes, dont les teintes subtiles s'apparentent étrangement aux colorations nuancées du sol martien. »

Ces plantes-là sont vivaces, résistantes. On les trouve chez nous, sous toutes les latitudes. Mais comme le sol de Mars ne dégèle jamais, semble-t-il, en profondeur, on n'imagine guère d'arbres ni d'arbustes sur cette planète. Ce serait bien plutôt le genre de végétation de nos *toundras*.

Il y a toutefois des variations rapides et localisées qui pourraient signifier, en Mars, des éclatements limités de végétaux, comme il arrive en nos pays glacés, lorsque, pour un temps très court, la chaleur y apparaît. *Le spectre des surfaces vertes de Mars vient de se révéler identique à celui des Lichens et des Mousses desséchées.*

On peut donc admettre, avec notre auteur, qu'il y a, en Mars, une végétation rabougrie et très pauvre.

Pouvons-nous aller plus loin, admettre, par exemple, un règne animal correspondant à ce règne végétal ? Impossible de répondre à cette question :

« Il n'est pas interdit de penser que des êtres sans exigences particulières peuplent les landes ou les zones marécageuses de la planète, mais aucune manifestation perceptible ne pourra nous en être dispensée avant qu'une prospection directe de son sol soit rendue possible. »

Oserons-nous admettre une humanité martienne ? Ce que nous savons des conditions de vie, à la surface de cet astre, rend la chose bien invraisemblable. Ce qui semble certain c'est que pour un homme de notre espèce terrestre le séjour là-bas serait impossible. Si jamais on réussit à faire le voyage, il faudra emporter tout ce qui est nécessaire au maintien de la vie. Le système circulatoire et nerveux d'un homme de chez nous serait en Mars tellement perturbé que la mort serait certaine à brève échéance. Toute adaptation lente est donc exclue par le fait même.

Mais ce qui est impossible actuellement en Mars a pu être possible en des temps lointains jadis. De même, il est possible, il est vraisemblable que l'immense mécanisme du monde stellaire, merveille d'harmonie et de précision, ait un tout autre but que de faire rouler dans l'espace des globes inertes. L'apparition de la vie, l' « aventure sublime du protoplasma », doit entrer dans les plans grandioses du Créateur, et tendre partout, semble-t-il, à cette fin extraordinaire, que nous ne savons pas assez admirer que nous appelons l'Homme, créature où un peu de matière organique, parvenue au terme de son évolution, se trouve animée par un *esprit immortel !*

En conclusion, M. P. Gauroy reproduit ce qu'il disait dans une récente conférence à la Société astronomique de France :

« ... Au fond de nous-même, nous pensons et nous croyons pouvoir dire aujourd'hui : *Oui, Mars est bien une Terre vivante du ciel.* »

X

Nous entendons presque tous les jours parler du *Pacte de l'Atlantique Nord.* Les organes du parti communiste n'ont pas assez de critiques et de blâmes pour ce pacte, ce qui contribue puissamment à en faire comprendre l'opportunité et l'utilité par tous ceux qui ne sont pas intoxiqués par le marxisme.

Sans nous arrêter à ces polémiques de pure propagande et dépourvues par suite de toute valeur objective, recueillons ici les réflexions très pondérées et très sages de M. René Pinon, dans la *Revue... des deux mondes*, du 15 juin 1949, sur ce sujet si actuel.

Le pacte atlantique est en premier lieu un symbole des changements profonds qui se sont produits sur notre planète. Les distances n'existent plus. On cite souvent la parole de Louis XIV au duc d'Anjou : « *Il n'y a plus de Pyrénées !* » Mais nous pourrions dire aujourd'hui : « Il n'y a plus de séparation entre les continents. »

« Le raccourcissement prodigieux des distances par l'aviation traduit en un fait matériel ce rapprochement qui est aussi d'ordre spirituel. Les mots « nations atlantiques », « civilisation atlantique », sont devenus d'usage courant et répondent à une réalité plus vivante que ne le fut, depuis la fin de l'empire romain d'Occident, le terme : civilisation méditerranéenne... »

Il y a plus de facilités de relations aujourd'hui entre les deux rives de l'Atlantique qu'à l'époque romaine entre les côtes nord et les côtes sud de la Méditerranée. L'Atlantique est devenu une sorte de Méditerranée, une « mer intérieure ». Par l'avion, la radio et la navigation, les échanges d'idées, de personnes, de marchandises sont incessants entre l'Amérique et nous.

Cela cependant ne suffirait pas à créer un climat d'amitié. On imagine aisément deux blocs opposés n'ayant entre eux que des rapports commerciaux mais ne sympathisant pas entre eux. Ce sera peut-être la réalité de demain, si entre l'Occident et l'Orient s'établit un *modus vivendi* pacifique.

Le pacte atlantique est l'expression d'un fait capital : à savoir *l'unité de civilisation.* Il mérite d'être appelé un « pacte de famille », au même titre que celui que négocia jadis Choiseul entre les diverses branches des Bourbons. Nous sommes plus près des Canadiens et des citoyens des U. S. A., par nos institutions, nos goûts, nos traditions, nos croyances religieuses, notre façon de comprendre la vie privée et la vie publique, que nous ne le sommes de l'U.R.S.S. Chez cette dernière, tout nous froisse, tout nous heurte : en premier lieu, ce mystère, ce « rideau de fer », cette organisation policière, cette défiance de la liberté individuelle, cet embrigadement universel, ce « caporalisme » tant reproché à Hitler, mais bien plus agressif, plus strict, plus oppressif, chez Staline, cet asservissement de la religion même à la politique, ce mépris profond des âmes, ce culte de la matière, cette cruauté et cette hypocrisie dans les méthodes de répression, dont témoignent le procès du C[al] Mindszenty, ou dans le traitement réservé à Mgr Béran.

Le pacte atlantique résulte bien plus d'une affinité spirituelle que d'une communauté d'intérêts.

Les peuples qui y entrent, comme le note M. Pinon :

« y affirment la communauté d'un certain nombre de principes, d'idées, de manières d'être et d'agir, en même temps que d'intérêts matériels. »

Le pacte atlantique, en ce sens, est une suite logique de l'union des peuples libres contre l'entreprise insensée d'un Hitler. Si contre Hitler, la Russie s'est jointe aux nations du pacte atlantique, ce ne fut que par intérêt ou mieux encore par nécessité. Hitler attaqua la Russie ; elle dut se défendre. C'était la lutte pour la vie. Elle fut heureuse alors de trouver des concours à l'ouest. Maintenant les rôles ont changé. C'est la Russie qui est devenue un danger mondial. Nous le ferons voir dans un instant. C'est donc le même réflexe de défense contre l'hégémonie universelle qui est à la base du pacte atlantique.

Ce pacte signifie que les Etats-Unis renoncent définitivement à cet *isolationnisme*, qui a failli leur être fatal et qui l'a été au monde entier !

L'isolationnisme fut l'une des plus graves erreurs de l'histoire des hommes. Sans lui, il n'y aurait pas eu de guerre hitlérienne. Sans la guerre hitlérienne, il n'y aurait pas eu cette avance redoutable de l'U.R.S.S. vers le centre de l'Europe, cette mainmise du communisme sur tant de pays avides d'indépendance et de liberté politique !

L'isolationnisme qui, dans son origine, ne fut qu'un bon tour joué par les républicains aux démocrates, après la guerre de 1914-1918, a permis à Hitler de former le projet insensé de se rendre le maître de l'Europe, puis du reste de l'univers. Mais *Pearl Harbour* a ouvert les yeux aux Américains. Ils ont compris qu'un grand peuple ne peut plus s'isoler des autres, qu'il lui faut, bon gré mal gré, regarder au-delà de ses frontières, et que sa propre défense n'est pas à sa frontière, mais à la frontière des peuples amis. La ligne de défense des Etats-Unis est actuellement sur l'Oder et sur l'Elbe.

Le pacte atlantique est essentiellement un réflexe de résistance à l'oppression, de défense de la liberté.

« Lorsque le Gouvernement soviétique, dans la protestation qu'il a déposée à l'O. N. U., au sujet du pacte de l'Atlantique nord, se plaint que ce traité soit dirigé contre l'U.R.S.S., il a à la fois tort et raison : il a tort, en ce sens que la nouvelle alliance ne menace ni sa sécurité, ni son intégrité ; il a raison s'il entend par là que l'objet originel et principal de l'alliance est une protection mutuelle contre les dangers que la propagande communiste, qui est inséparable de la politique du Kremlin et dont elle est l'instrument, fait courir aux Etats libres et qui entendent rester libres. »

Et cette observations nous conduit à dégager les causes immédiates de la conclusion du pacte atlantique. Ce pacte est peu conforme aux habitudes des Américains. Il répugne aux traditions des Anglais. Il n'avait aucune chance de s'établir, sans l'expansionnisme russe.

Un seul coup d'œil sur la carte du monde, telle qu'elle résulte de la guerre récente, prouve qu'un seul pays a profité de la guerre pour s'étendre, pour faire des conquêtes, pour déplacer les frontières à

son profit. Et ce pays c'est la Russie. L'U.R.S.S. n'a pas hésité à « collaborer » avec Hitler en personne, pour s'adjuger la moitié de la Pologne, pour ressaisir les pays baltes, pour intimider, rogner, assujettir la vaillante Finlande. Et depuis la victoire commune sur Hitler, elle trouvé moyen, grâce au maniement des divers partis communistes, qui sont partout en minorité, mais partout dirigés et soutenus par la Russie, d'imposer son autorité au reste de la Pologne, à la Tchéco-Slovaquie, à la Hongrie, à la Roumanie, à la Bulgarie, à l'Albanie. Et il ne dépend pas d'elle que l'on n'ajoute à ces noms celui de la Yougo-Slavie et de la Grèce.

Est-il possible de fermer les yeux sur un fait aussi patent, aussi scandaleux ?

Nulle part, dans ces pays, la voix libre des peuples n'a pu se faire entendre, le sentiment national n'a été respecté ; nulle part, il n'a été tenu compte des aspirations bien connues des majorités. Ce sont des minorités qui se sont emparées du pouvoir, non pour l'exercer dans le sens du bien national, mais au profit d'une nation étrangère toujours la même : la Russie. On ne peut nier que la Russie ne se soit démesurément agrandie, à la faveur de la défaite commune de Hitler !

On ne peut nier qu'elle désire pousser ses avantages plus loin encore ! La cause profonde du pacte atlantique, la voilà. C'est la Russie qui l'a rendu nécessaire et urgent.

C'est du reste ce qui a été inscrit dans le préambule de ce pacte essentiellement défensif :

« *Résolus à unir leurs efforts pour la défense collective et pour la préservation de la paix et de la sécurité...* »

Une autre cause immédiate de ce pacte, mais qui n'en fait qu'une avec la première, c'est l'annulation pratique de l'O. N. U. par l'emploi systématique du *veto* de la part de l'U.R.S.S.

L'O. N. U. avait été en effet prévue précisément pour ce que vise le pacte atlantique : la défense de la paix et de la sécurité dans le monde. Mais pour que cette institution pût atteindre la fin supérieure pour laquelle elle était établie, il eût été nécessaire qu'une collaboration confiante y régnât entre les grandes nations dotées du pouvoir de *veto*. Or, cette collaboration s'est révélée irréalisable. L'entente n'y a été possible sur aucun point, grâce au *veto* manœuvré de façon unilatérale. Dès lors, cette organisation ne répondait plus au besoin des peuples. Le pacte atlantique est une « suppléance » de l'O.N.U. Puisse-t-il être plus efficace !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Dom Nicolas PERRIER. — **Cité chrétienne. Essai de synthèse.** — In-8 de 352 p. — Paris et Fribourg (Suisse), Editions Saint-Paul, 1949.

« On ne soupçonne pas, dans les milieux laïques, à quel point la théologie, avec sa compagne inséparable, la *philosophia perennis*, domine tous les problèmes de la vie sociale. » Cette phrase de l'auteur, prise à l'avant-propos, a toute l'apparence d'un aveu personnel. Sa vie s'est étendue, nous dit-il, sur trois périodes à peu près égales d'une quinzaine d'années chacune : vie juridique et judiciaire, vie politique (avec les plus hautes charges dans l'Etat de Fribourg, en Suisse), vie monastique et théologique. C'est au cours de la troisième qu'il a trouvé la synthèse à laquelle il avait auparavant aspiré sans y jamais atteindre. De là, chez lui, la conviction qu'il avait « un témoignage » à faire entendre aux juristes et aux politiques parmi lesquels il avait vécu d'abord.

Partant de la connaissance des faits sociaux qui se réalise à des degrés différents suivant les points de vue de celui qui les observe, il conclut à la nécessité d'un droit, qui est une partie de la morale et qui est réglé par elle. Prenant ensuite « la voie descendante », il rattache à Dieu la loi et le droit naturels, puis à ceux-ci le droit positif, enfin le droit chrétien. Reprenant la même méthode pour l'étude de la société politique, il en analyse les éléments constitutifs et les causes, montrant quelles sont, d'après saint Thomas, l'origine et les limites du pouvoir de souveraineté, discutant au passage les théories adverses, déterminant les conditions d'un bon gouvernement, et spécialement d'un gouvernement chrétien. Il passe ensuite à des vues plus brèves sur la société internationale et la société familiale. Sa dernière étude est consacrée à l'économie dans ses rapports, dans le monde contemporain, avec la morale et la politique. En conclusion il indique quelle place reste à l'amour et à la charité pour achever de cimenter la « cité chrétienne ».

Toutes les questions sociales d'une actualité brûlante sont abordées dans ce livre et traitées d'après la plus pure doctrine de l'Eglise : hégélianisme et marxisme, théories diverses sur la souveraineté et ses formes (légitimiste, démocratique, etc.), étatisme, rapports de l'Eglise et de l'Etat ; question scolaire, droit international (Société des Nations et O. N. U.), indissolubilité du mariage, droit de propriété, entreprise et communauté de travail, dirigisme, etc. Sur tous ces sujets, l'auteur apporte non seulement les théories du juriste et du théologien, mais surtout leur mise au point grâce à une longue expérience du droit jurisdictionnel et du pouvoir politique.

Ce « témoignage » mérite d'être entendu, médité, mis en pratique, partout où l'on veut maintenir en équilibre le corps social dans sa périlleuse marche en avant vers un avenir qui soit réellement meilleur.

1. Gustave HERVÉ. — **Epîtres aux Incroyants et aux Croyants.** — In-8 de 83 p., 80 f. — Paris, Edit. de *la Victoire*, 24, boul. Poissonnière, 1947.
2. Jacques d'ARNOUX. — **L'heure des héros.** *Avec ou contre le Christ.* — Gr. in-8 de 240 p. — Bruges, Beyaert, 1949. Dépôt à Paris (6e), 26, rue St-Placide, ou 55, rue du Cherche-Midi.
3. BÉLA JUST. — **Un procès préfabriqué. L'Affaire Mindszenty.** — In-8 de 180 p. — Paris, Edit. du Témoignage Chrétien, 1949.

1. — C'est bien de testament qu'il s'agit. G. H. a écrit ces Lettres vers la fin de la guerre, alors que, son journal supprimé par les Allemands, il venait de lire et de relire S. Paul. Il mourut d'ailleurs en 1944 sans avoir pu obtenir l'autorisation de faire reparaître *La Victoire*.

L'homme au « drapeau dans le fumier » était surtout un ardent patriote qui détestait la guerre. Celle-ci une fois déclarée en 1914, il découvre tout à coup le « terrifiant problème de la dénatalité française ». Après mûre réflexion, il affirme la nécessité d'une restauration profonde des disciplines spirituelles et d'une rechristianisation de la France. Les malheurs de la patrie en 1940 achèvent de le convaincre.

Dès lors, il conçoit le rêve généreux de ramener « ses chers amis incroyants » à la foi de leurs pères. C'était beaucoup d'ambition. Sa brutale franchise, témoignage de sa probité intellectuelle, parut déplaisante à plusieurs. On lira en tout cas avec intérêt, dans la 9e lettre aux Incroyants, le récit de la conversion de Millerand dont il avait gagné la confiance.

Dix lettres aux Incroyants, dix lettres aux Croyants ; aux premiers, Hervé demande un aveu courageux de leur erreur ; aux seconds, une foi plus éclairée et plus agissante. Le plan adopté amène des redites, mais au point de vue apologétique il y a beaucoup à prendre et à retenir.

2. — C'est également aux Croyants et aux Incroyants, « confondus dans le même amour fraternel » que s'adresse cette brochure. Mais tandis qu'Hervé, parti de l'extrême pointe du mouvement socialiste, met sa confiance dans l' « Evangile des Droits de l'Homme ». J. d'A. dénonce le « virus originel » de la **Déclaration des Droits de l'Homme** comme la cause de tout le mal moderne : « ni Dieu, ni maître, ni prudence, ni sacrifice, ni gêne, ni pureté, ni force, ni grandeur, ni salut, ni vie éternelle. »

C'est la thèse, et elle se défend fort bien. Bourrée de références, elle témoigne d'une prodigieuse documentation qui ne saurait laisser indifférents même les plus chauds parmi les partisans du compromis. Au surplus, c'est un magnifique plaidoyer en faveur du règne social du Christ. Grand invalide de la guerre 1914, « allongé » depuis cette époque, n'étant plus en rapport avec notre monde que par les livres, les journaux et les Revues. J. d'A. y proclame, ici, avec force l' « indésirable vérité » contre la « conspiration du silence » dénoncée par Pie XI. A ceux qui seraient tentés de lui reprocher son intransigeance, il oppose l'intransigeance des antifascistes, des antinazistes, des anticollaborationnistes...

L' « Heure des Héros » ! A. Briand disait déjà en 1905 qu'elle était passée. Il voulait faire entendre par là qu'il était vain de redouter de la part des catholiques le refus des Associations Cultuelles. L'histoire ne lui a pas donné raison.

L'auteur fait état d'un certain nombre de révélations privées ; elles « n'engagent pas la foi ». Signalons encore qu'une légère mise au point s'imposerait (p. 50) au sujet de la consécration au S.-C., des armées alliées par le maréchal Foch en juillet 1918 (Voir *Ami du Clergé*, 1929, p. 657).

3. — Non le temps des héros et des martyrs n'était pas passé, quoi que prétendent de sages politiques. On en a preuve dans le cas du cardinal Mindszenty.

L'auteur du livre, romancier hongrois de renom et universitaire distingué, appuyé sur une documentation extrêmement riche, projette une vive lumière sur cette « comédie macabre » du procès de Budapest qui présente plus d'un aspect obscur. Un pareil témoignage ne se résume pas. Il faut lire dans le texte cette analyse serrée des publications officiellement autorisées par le gouvernement hongrois. On y touche du doigt la technique effarante et perfectionnée qui fonctionne admirablement en Russie, et commence par assassiner moralement ses victimes en paralysant leurs facultés mentales.

C'est bien de « préfabrication » qu'il s'agit. Tout homme de bonne foi en conviendra. Et si les Soviets n'ont pas inventé la méthode, on peut affirmer à coup sûr que, grâce aux progrès de la science, ils l'ont étonnamment perfectionnée.

P. COULET. S. J. — **La personne humaine en danger.** — In-12 de 238 p., 250 f. — Paris, Spes.

Le sujet que vient de traiter le P. Coulet dans cette nouvelle série de conférences à la cathédrale de Bordeaux lors du Carême de 1949 est bien actuel : la menace qui pèse aujourd'hui sur la dignité et l'indépendance de la personne humaine n'est que trop réelle ; mais, fait paradoxal, elle provient pour une large part de l'effort accompli par l'homme pour s'affranchir de la servitude du travail, de la pauvreté, de l'inconfort de la loi morale, de tout dogmatisme. Parce que cet effort s'égare vers une indépendance impossible ou illégitime, les lois de la nature prennent leur revanche par l'écrasement de l'homme sous l'effet des techniques ou sa confiscation véritable au profit de collectivités totalitaires. Seule la doctrine catholique détient le secret d'un humanisme authentique tenant un juste milieu entre l'épanouissement de la personne sur le plan temporel et son orientation vers sa fin surnaturelle par l'obéissance due à Dieu.

Telles sont les grandes lignes d'un exposé que l'orateur a su étayer au moyen d'une pénétrante analyse et d'une solide documentation.

E.-J. MAHONEY. — **Marriage Preliminaries,** ***The Instructio* « Sacrosanctum », *29 june 1941, with a Commentary.*** — In-8 de 93 p., 6 shillings. — Londres, Burns Oates, 1949.

Le document romain précisant certaines modalités de l'enquête prévue par le canon 1020 du Code avant tout mariage, a causé à bien des curés, dit cet ouvrage, un certain nombre de maux de tête. Aussi est-ce « un calmant » qu'il veut leur apporter, en mettant entre leurs mains le texte de l'Instruction de la S. C. des Sacrements avec une traduction anglaise juxtaposée et un commentaire sobre mais pratique. Ce caractère pratique apparaît dès l'abord : ainsi toutes les références aux *Acta Ap. Sedis* figurant dans le texte latin, sont remplacées, dans la traduction, par des renvois au *Canon Law Digest* du P. Bouscaren, équivalent, pour les canonistes de langue anglaise, de l'ouvrage de F. Cimetier, *Pour étudier le Code de droit canonique.*

Nous ne chicanerons pas l'A. sur la note 3 de la p. 30 où *privilegium fidei* est rendu par « pauline privilege », encore que l'acception des deux termes ne soit pas identique (cf. L. Chaussegros de Léry, *Le privilège de la foi*, Montréal, 1938 ; P. Kearney, *The principles of canon 1127*, Washington, 1942).

Le Rév. M. signale, à propos du *Nihil obstat* de l'évêché, obligatoire quand les curés des *nupturientes* appartiennent à deux diocèses différents, que, en Angleterre et dans d'autres pays, les évêques ont obtenu sur ce point des indults particuliers (n. 95), tout en ayant à fournir, eux aussi, leur rapport annuel à la S. C. des Sacrements. Quant aux autres réglementations nouvelles, l'A. estime qu'il appartient aux Ordinaires de décider, pour leurs diocèses respectifs, ce qu'il convient de faire ; d'une façon générale, il se montre favorable à l'*interpretatio benignior*, ce ne sont pas les curés qui le contrediront. Et, à cette occasion, notons que tout l'ouvrage fourmille de réflexions de bon sens dont le Dicastère romain fait, du reste, quelques fois les frais. Ainsi l'A. aurait aimé que la terminologie fût plus étudiée : le *status libertatis* s'entendra parfois de l'inexistence d'un mariage antérieur, parfois de l'absence de tout empêchement, etc...

A propos du curé habilité à faire l'enquête, l'A. étudie le cas où les époux se marient dans une paroisse où ils ont un mois de résidence, ce que le canon 1097 déclare licite. Le curé de cette paroisse pourra-t-il faire l'enquête ? Oui, dit l'A., pourvu que le mois de résidence soit antérieur *à l'enquête*, parce qu'il faut, pour pouvoir enquêter, être compétent pour assister au mariage (n. 117). C'est, nous semble-t-il, se montrer, pour une fois, un peu trop exigeant : à notre sens, est compétent pour enquêter le curé qui *sera* (dans un mois) habilité à assister licitement au mariage. Du reste, un peu plus loin (n. 122) l'A. loue les Ordinaires qui réservent le droit de faire l'enquête au curé de la paroisse où se célébrera le mariage.

Les problèmes posés par les domiciles différents des futurs conjoints sont quelquefois fort complexes. Si les cas simples sont clairement résolus par l'Instruction, d'autres le sont de façon plus obscure (n. 134), d'autres ne sont même pas envisagés (nn. 135, 136) : sauf prescriptions locales particulières, l'A., dans ces derniers cas, n'urge pas l'obligation du *Nihil obstat*, tout en reconnaissant que d'autres canonistes pourront n'être pas de son avis. La situation se complique encore lorsque l'on veut user des indults. Alors que le document romain dit « *cum nupturientium* parochi *sunt diversæ diœcesis* », les indults disent par exemple : « *dummodo* nupturientes *ambo pertineant Angliæ et Cambriæ* » (*The Clergy Review*, **XXIX**, 1948, p. 195) ou encore : « *dummodo* nupturientes *ambo*